L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 11 DECEMBRE 1887.

BULLETIN ARTISTIQUE.

IV

A propos des Matinées — La Noël et le Jour de l'An — Désappointement des petits causé par les grands—Mme Modjeska—LASTERRE—*Zola—Le poison des éloges outrés et la critique—Le cas de M. Zola—L'Opéra—Un vieux refrain*—RIGOLETTO—*M. Claverie*—*Mlle Hervey*—*M. Garaud*—ROBERT LE DIABLE—*MM. Berger, Denoyé, Genin—Mlle de Rencklу—Mlle Hervey—Mlle Pastore—Cueillons une bonne fois !*—LES MOUSQUETAIRES AU COUVENT — GUILLAUME TELL—*Cercle Gounod—Pour des Orphelinats.*

Encore un samedi qui revient, brumeux, maussade celui-là. J'aime toujours le retour de cette journée là, quoiqu'elle me vaille invariablement fort surcroit de travail ; mais enfin elle touche au dimanche ; ce bon dimanche que l'homme, chez lequel un reste d'enfant persiste, attend parfois avec la même anxiété qu'à l'époque du collège. Beau dimanche, oh le *far niente* est permis, prescrit même.

Mais voilà ! si la législation a porté ici de ridicules atteintes à notre dimanche ; si on nous l'a singulièrement attristé en condamnant à la halte mille et une industries dont il était la vie autrefois, la direction de l'Opéra vient de gâter aussi quelque peu leur samedi aux amis de la scène, en en supprimant la Matinée.

J'ai été des premiers, je crois, à élever la voix contre les quatre représentations successives, dont l'une a été ainsi retranchée ; j'ai insisté sur la lassitude qui en résultectait inévitablement pour les artistes ; sur le satiété que pareille série causerait au public ; sans compter que celui-ci, l'aveu est triste, ne peut guère, dans sa masse, se permettre telle fantaisie.

J'approuve donc la transposition récemment faite au mercredi ; pourtant j'ajoute bien vite que la matinée du samedi n'était certainement point celle qu'il fallait biffer.

C'est ce jour-là, dans une large mesure, que sont payés les employés, et cette rentrée les met d'ordinaire en excellente humeur. La poche qui vient de recevoir, donne assez volontiers. De plus, le public du samedi matin est absolument distinct de celui du soir ; l'affiche de celui-ci ne saurait donc guère souffrir par l'affiche de celui-là.

Le dimanche il en va tout autrement : la position est absolument renversée.

Examinez la salle de la Matinée, celle de la soirée, vous verrez, à coup sûr que c'est la même seule et même clientèle ; la différence ne se manifestera que dans le nombre. Avec tuera cela ; l'une des représentations ne sera brillante, pécuniairement parlant, qu'au détriment de l'autre : car vous mettez tout de suite en ligne une exception, si vous me parlez de ces gourmands de spectacles qui sont au théâtre deux fois en une journée.

A mon avis, et j'espère que l'événement me donnera tort, on eut été mieux avisé en conservant la Matinée du samedi—jour de Matinée fashionable, croyez-le—et en se dispensant de celle du dimanche.

Je parle, bien entendu, au point de vue financier, commercial, car Dieu me garde d'appeler les dimanches austères, comme en réclament d'austères et insipides prédicants. Laissez donc toutes ces joies à ce jour si bien gagné par tous les travailleurs—petits et grands—ne portez pas vos mains de censeur, ou de pion plutôt, sur ces vacances des hommes comme des enfants. La vie est une Ecole aussi, une Ecole toujours ; heureux quand, une heure, on en peut quitter les bancs.

Et, par parenthèse, voici que l'évolution du temps nous joue un assez vilain tour à l'endroit de ce même dimanche : c'est le dimanche que vont tomber, cette fois, la Noël, le Jour de l'An.

Un des plus méchants coups, n'est-ce pas ! que nous aura portés l'ingénieuse réforme de messieurs de Baton Rouge. Songez-y donc ; un Christmas, un Premier de l'An, sans un seul magasin étalant ses tentations ! Le royaume des joujoux fermé au jour où il devrait être ouvert à deux battants ; au jour où ce royaume devient autant celui des grands que des miches !

Ces deux journées en blanc ! elles qui, d'ordinaire, pétillaient des plus vives couleurs. Deux fêtes mises en interdites à cette adorable jeunesse par qui elles sont attendues tout le long de l'année ! Deux occasions sûres de riches recettes enlevées aux marchands, pesamment taxés pourtant, et qui, avant d'achever de contenues emplettes, n'ont peut-être point consulté le calendrier.

Le malencontreux spectacle se montre à moi par anticipation ; il me semble déjà voir les files de bambins s'allongeant par les rues, indifféremment cette fois. Interdit d'employer les espèces dont ils font fièrement entendre le joyeux tintin dans leurs poches.

Bon gré mal gré, il y aura pléthore dans ces bourses ; il faudra que toutes ces belles pièces tréboucantes demeurent inactives, comme ce trésor des Etats-Unis, dont parle M. Cleveland d'une façon si alléchante et qui, soit dit incidemment, fait de la grotte de Monte Cristo un comptoir de second plan. Oui, pénible désappointement pour les enfants : perte sèche pour les hommes, car les prodigalités du 31 décembre n'empêcheront jamais celles du 1er Janvier.

Je m'imagine ces enfants, flambants de leurs plus coquets costumes, parés pour la pièce qui ne se joue pas ; s'arrêtant devant boutiques et bazars, clos par ordre, et séparés par un rempart de vitres des merveilles convoitées, qui semblaient les narguer.

Les théâtres, eux, bénéficieront considérablement de cette bitorderie de la loi ; là se déverseront les farandoles d'enfants ; là ils retrouveront les jouets vainement cherchés autre part.

A propos de théâtre, j'exprime le regret de n'avoir pu, cette fois, suivre les représentations de Mme Modjeska, dont je faisais, l'autre jour, une autrichienne, et qui, je crois, en y réfléchissant, est polonaise.

Qu'importe, d'ailleurs, la nationalité du talent ; et Mme Modjeska en a.

J'en ai donc voulu aux occupations qui ne m'ont point permis de la revoir. Elle est une individualité sérieuse, sympathique ; un tempérament distingué et qui, afin de se mieux développer, a le tact de puiser à la meilleure, à la grande source : la scène française.

J'aurais voulu donner place ici à une appréciation du dernier livre—je ne dirai pas—roman de Zola : *La Terre* ; mais, je l'avoue, malgré certaines parties d'un merveilleux style, d'une grande puissance de description, je me traîne péniblement à travers les cinq cent vingt pages de ce volume, qu'on ne peut parcourir sans un mouchoir au nez ; pour peu qu'on ait de la finesse d'odorat. En vérité, la chose aurait dû être éditée à La Villette, par une maison Domange ou Richer quelconque.

Voilà bien une œuvre à mettre au cabinet, comme on disait du temps de Molière.

Comment un écrivain de cette valeur, un esprit d'une grande marque, peut-il ainsi s'installer dans une vespasienne et y attirer ses lecteurs sans leur offrir de désinfectant ? Cela est à confondre la pensée.

Evidemment les critiques impartiales, indépendantes, ont irrité, exaspéré M. Zola, d'une part ; d'autre part, il s'est laissé aller peu à peu aux dangereuses flatteries de courtisans, d'imitateurs, et il en est venu à l'exagération écœurante d'une manière déjà fort exagérée. Les soirées de Médan l'ont grisé et infecté. Il se [illegible] associations d'éloges mutuels ! [illegible] que qu'elles séduisent [illegible] elles aveuglent [illegible] un talent [illegible] Rabelais, [illegible] d'ailleurs, les [illegible] Confrérie des Mécon[illegible] entre eux les bouhons-sucré [illegible] Ils Sagorneries, auxquels ils mordent [illegible] leurs, avec glorification. Cette consommation leur vaut fréquemment un titre-nom de productions, dont sourient parfois les profanes, mais qui fait le bonheur de ces dévorées, épris d'eux mêmes et auxquels, du reste, il ne fait pas trop en vouloir de ces comiques et inconscients [illegible]

A chacun son jeu.

[illegible] compte quel mal vous font [illegible] brevets que se décernent les [illegible] compères ; brevets ne [illegible] de ces chevaux [illegible] Pégase [illegible] qui le suit.

[illegible] drame lyrique. [illegible] qui a fait naître un chef-[illegible] là de la musique savante, [illegible] ne fut point assez [illegible] verbal de Chouquet.

Le mélodie y éclate à toute [illegible] soutenue, mieux typifiée [illegible] l'instrumentation ; au chant, à l'orchestre, les beautés foisonnent ; une véritable [illegible]

[illegible] brent. On prend son plaisir où on le trouve.

Cette mutualité d'éloges n'est pas pour nous occuper, quand elle résgit sur des infimes ; mais il la faut déplorer, alors qu'elle exerce sa néfaste influence sur les intelligences supérieures, sur une plume aussi opulente, sur une imagination aussi créatrice que celle de Zola. Il se croit aujourd'hui tout permis, et se vante dans les Incongruités Sadéennes. A quand le bain ?

A le glorifier, à le défier comme chef d'école, on lui a fait dépasser toutes limites : on l'a entraîné aux défis les plus audacieux, et voilà que son talent, resté le même, grandi peut-être sous le rapport du style, se fait crapuleux, s'empoate. Si bien qu'on ne peut plus guère le lire, sans avoir près de soi des sels anglais. C'est grand dommage.

Mais je m'aperçois que cette parenthèse est déjà bien longue ; revenons donc au théâtre, à l'Opéra, s'il vous plaît. Du reste je vous en ai assez longuement entretenus pendant la semaine pour que je puisse vous en parler plus brièvement aujourd'hui.

Depuis bien des années j'ai demandé—à diverses reprises—aux Sociétés Carnavalesques de la Nouvelle Orléans, d'accorder à une troupe lyrique, sous forme de subvention, la moitié du budget qu'elles s'imposent à chaque retour des Jours Gras. Avec cette seule moitié, leur ai-je dit encore et encore, chaque saison, non seulement vous assureriez la permanence d'un Opéra, mais aussi vous lui garantiriez une troupe de premier plan ; un développement de mise en scène digne de cette troupe et de notre public. L'autre moitié suffirait assurément à des exhibitions de Carnaval fort acceptables.

Je ne sais si cette idée fait chemin peu à peu ; ce qu'il y a de certain, et je suis toujours heureux de le noter, c'est qu'elle est reprise périodiquement ; et je veux espérer que le théâtre de la rue Bourbon en bénéficiera quelque jour.

La réalisation de cette proposition serait la bienvenue, aujourd'hui mieux que jamais. En effet l'Administration actuelle passe par des dangereuses intermittences ; les hauts et les bas s'y croisent sans discontinuité ; ceux-ci dans une portion dominante. Pour une recette combien de salles vides, ou à peu près. Et s'il continuait d'en être ainsi, force serait de répéter ce que j'écrivais l'autre jour : Or allons-nous !

Le directeur, lui aussi, doit souvent se redire le : *Que fais-il faire !* par lequel Robert attaque le trio du cinquième acte. Qu'un patronage sérieux lui réponde enfin. Il le mérite à tous égards.

Au milieu de cette pauvreté d'encaisse—qu'on retrouve ici dans presque tous nos théâtres, du reste—le répertoire ne s'alentit pas son allure ; il se développe avec une activité dont il est juste de remercier ceux qui en ont charge.

J'ai déjà parlé assez longuement de la reprise de *Lucie* ; inutile d'y revenir, si ce n'est afin de rendre hommage encore aux grandes pages de cette partition, vibrante, attachante toujours, pour quiconque comprend la poésie cantée ; afin de citer encore la poignante scène de tombeaux et ce sextuor, inspiration éminemment scénique, qui, même sans paroles, aurait son drame, et que, par dessus tout, est à sa place, est en situation.

De telles beautés n'ont pas besoin d'être démontrées, que si on les conteste, il suffit qu'elles se fassent entendre pour que les masses intelligentes balayent de vaines objections. Cela rappelle celui auquel on avait le mouvement et qui, pour toute réponse, marchait.

Il faut plaindre ceux que s'émeuvent pour pareilles pensées !

Je n'ai pas le talent de ce bandeau les marbres.

Je n'ai point à passer en revue la partition tant connue de *Rigoletto*, dont tous les numéros—on en compte 21—ne sont certes pas à citer, mais où les éclats du génie musical sont nombreux, à partir du second acte. Cependant lorsque ce titre vient sous ma plume, je ne puis me tenir de citer l'incomparable quatuor du dernier acte ; parallélisme de quatre sentiments divers, que le compositeur traduit avec tant de largeur, tant de vérité ; qui s'empare si entièrement d'un auditoire, le tient comme haletant jusqu'à l'explosion de ce drame en quelques mesures, bientôt suivie d'une autre explosion de bravos, celle-là, arrachés même aux moins impressionnables. Quel équilibre, quel groupement dans cette inspiration, quelles belles sonorités aussi !

Et la s'arrêtera mon éloge aujourd'hui, car l'ensemble du morceau n'a pas été satisfaisant l'autre soir ; les nuances indiquaient fort incomplètement la géniale couleur, si merveilleusement indiquée par Verdi. C'est là une page d'une grandeur si souveraine, qui s'impose tellement, que, même avec une exécution insuffisante, elle est spontanément bissée. L'immense talent du compositeur plane toujours.

A cette reprise M. Claverie n'était pas dans la plénitude de ses voix et cette mauvaise disposition s'aggravait sans doute de la crainte qu'il avait, presqu'au sortir de *Guillaume Tell*, d'attaquer l'un de ces vertigineux barytons du maître qui, relativement au répertoire en général, veulent comme un déplacement de voix. L'inquiétude était arrivée à ce point qu'un instant l'idée vint au chanteur de recourir à une annonce. Il y a renoncé et bien il a fait.

Quant à moi, je ne saurais me ranger à des avis que j'ai entendu émettre, et je l'écrie sans hésiter : cette soirée a été l'une des plus brillantes ; j'ai presque dit la plus brillante de M. Claverie. Là était le cachet du chanteur, là le cachet du comédien. Chant et jeu, tout cela valait par les moindres détails, dans diverses parties du rôle.

Je cite surtout aux passages de tendresse, amour paternel, ou désespérance, que l'artiste s'est une fois de plus révélé. Je l'ai moins goûté dans les phrases de vigueur, les phrases tonnantes, comme les apostrophes à la cour du duc et l'allegro du duo : *Parle, ma fille !* Quant à la seconde partie de ce même duo, pas une tenue qui en ait fait oublier, pas un ton de tout ce coloris musical qui ait été négligé.

J'en dis autant de la supplication, si pathétique, si touchante :

O mes maîtres ma voix vous implore

autant du duo : *Ne parle pas au malheureux*, et de tout le coté affectueux enfin du rôle. Qu'à cette note s'ajoute celle de l'énergie, de la vengeance des fureurs paternelles, des vengeances elle viendra certainement—et j'affirme que M. Claverie sera un Rigoletto complet.

Le rôle de Gilda se réclame tantôt de la chanteuse légère, tantôt de la Lucie ; c'est sous ce second aspect que Mlle Hervey a le mieux réussi. Je la complimente surtout de la façon dont elle a chanté et dit son duo du second acte. Il y avait là de l'accent, de la sensibilité, de l'âme. Des traits bien menés aussi dans l'air : *Caro Gilda !* mais je lui reproche de n'avoir point assez mesuré le diminuendo qui le termine ; ce trille, tout rêveur, d'un effet si charmant, si scabreux aussi, qui s'éteint dans la nuit, comme la vibration ultime d'une harpe éolienne.

M. Garaud était chargé du rôle du Duc ; rôle tout d'élégance, de grâce ; qui se pose là comme pour jeter un peu de clarté sur la nuit du drame. M. Garaud était en voix, et il en a trop donné dans la ballade :

Qu'une belle
Pour quelques instants
Charme mes sens !

Là le coloris manquait ; un peu plus d'ombres et les touches éclairées en ressortiront mieux. Qu'il y veille ; il renverse le rôles : sa voix le contrôle au lieu d'être contrôlée par lui. Il prodigue trop les sonorités ; de là cette rétipidation dont il peut, dont il doit se corriger. Même observation pour la Chanson : *Comme la plume au vent.* Cette exquise mélodie aussi n'arrive à son effet, facile d'ailleurs, qu'à la condition d'être délicatement ombrée. Faute de ces teintes douces, tout le caractère en disparaît.

Des nuances, des nuances ! on ne saurait trop le redire.

Ces nuances ont été beaucoup mieux observées dans le duo du jardin ; aussi le morceau a-t-il porté.

Robert le diable est de ces opéras qui battent le rappel de la foule, et la foule s'y est effectivement portée aux deux représentations, dont je n'ai vu que la première.

On s'accorde à dessus, je crois, *Robert* est, dans l'œuvre de Meyerbeer, l'ouvrage qui a le plus vieilli ; je parle, bien entendu, de la dernière manière du maître et laisse de côté toute cette partie de sa carrière de compositeur, si diverse, si flottante, qui commence par *Les deux Califes* et finit par *Marguerite d'Anjou* et *Il Crociato*, une fort belle page, cette dernière partition.

Deux actes de *Robert* sont à peu près vides : le second, le quatrième, sauf l'air de *Grâce !*

Les trois autres, inutile d'écrire [illegible] sont nombreuses, et [illegible] lyrique il se [illegible] les hautes [illegible]

[illegible] qui le suit.

[illegible] drame lyrique.

[illegible] qui a fait naître un chef-[illegible] là de la musique savante, [illegible] ne fut point assez [illegible] verbal de Chouquet.

Le mélodie y éclate à toute [illegible] soutenue, mieux typifiée [illegible] l'instrumentation ; au chant, à l'orchestre, les beautés foisonnent ; une véritable [illegible]

[illegible] Robert, [illegible] Alice, [illegible] Bertram, [illegible] Raimbaut, [illegible] Isabelle, [illegible] Louise le Grand.

Le rôle de Robert marque au répertoire de M. Berger. Le temps ne m'est pas laissé de le suivre dans tous ses morceaux. Je me contente de rappeler la *Sicilienne*, qu'il a finement détaillée, mais à laquelle on voudrait plus de brio, plus de panache, comme on dit aujourd'hui ; le trio sans accompagnement ; la phrase : *J'aperçois ce rameau*, et tout le trio du cinquième acte ; spécialement les phrases si profondes, si remuantes : *Ils frappaient mon oreille*, et : *C'est Dieu lui-même qui rappelle l'ingrat !* Cris du cœur, et dont l'effet a été grand.

Le duo : *Des chevaliers de ma patrie*, a été beaucoup moins réussi : le chanteur a versé là dans un trait d'un goût contestable et l'ampleur lui a manqué pour a période si ample, si grandiose : *Conquis par mat valeur.* Puis, certaines notes trop vite laissées dans plusieurs passages.

Ce soir-là, M. Denoyé, je regrette de l'écrire, a complétement manqué de vigueur ; il a laissé de côté cette couleur satanique, qui fait le personnage de Bertram ; trop de mollesse dans le chant et le jeu.

L'artiste arrivait malaisément aux extrêmités du grave et de l'aigu. Aussitôt prises, aussitôt lachées. Il s'est relevé quelque peu au trio. Il peut mieux.

M. Genin a bien dit la ballade du premier acte ; des intentions intelligentes aussi dans le duo du troisième, mais trop soulignées parfois.

L'air du 1er acte, les couplets du troisième, le trio du cinquième ont valu à Mlle de Renckly un chaud accueil du public. Dans son morceau d'entrée et dans ce trio elle a déployé chaleur et sentiment, traduits par des cordes ne manquant ni de charme, ni de sonorité dans le médium. Mais les notes aiglies qu'elle possède, ne lui sont pas encore revenues et cette lacune la fait encore cruellement dans les attaques de certaines notes extrêmes. Il est là un reste de faiblesse, qui la gêne et gêne aussi l'auditoire.

Le retour complet se fera sans nul doute et bientôt ; ce ne sera plaisir de la constater. Les cordes vocales se rétablissent malaisément dans toute leur force, alors qu'un répertoire des plus éprouvants s'impose sans trêve. Un peu de repos la rendrait à elle-même.

Mlle Hervey a chanté avec bien de la distinction l'air de *Grâce*. Du détail d'un bout à l'autre du morceau, qu'elle a remarquablement phrasé, dramatisé. Des larmes dans la voix. Cette fois encore il lui a fallu être chanteuse légère, chanteuse dramatique. Les bravos du public lui ont confirmé, avant ces lignes, sa réussite dans la double épreuve.

J'hésite toujours à entrer dans le menu d'une interprétation, à la suite d'une seule audition ; je n'ai donc donné ici que des impressions qui auraient pu se modifier à la représentation d'hier, dont je me suis forcément privé. Une troisième représentation fixera mieux mes idées sur les nouveaux interprètes de *Robert*.

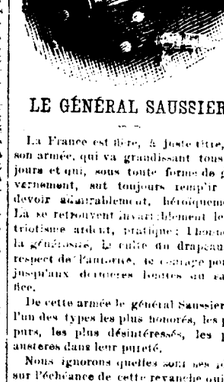
Je serais oublieux si je ne notais point que Mlle Pastore a mis de l'action et de la grâce dans sa scène dansée et mimée d'Hélène, que poétise tant le chant du violoncelle. Mais comme cette scène-là est malencontreuse pour la plupart des ténors ! Les voluptueux enlacements de la jadis fille du ciel, aujourd'hui de l'enfer ! ont beau faire, le chanteur, tant décoloré, tant étouffant mal le feu, voudrait bien en finir de la minute de la cueillette du . . . rameau défendu. Il ne demande qu'à cueillir. Un danseur ferait bien mieux l'affaire. Mais le drame est là qui commande.

Aujourd'hui, en matinée, une reprise qui doit être bien sévère, ce me semble : *Les Mousquetaires au Couvent* ; le soir, *Guillaume Tell*. Si le public du dimanche n'est pas satisfait, il est, bien fort difficile à contenter.

—Mercredi prochain, Concert vocal et instrumental par le Cercle Gounod, dans les salons du docteur Henri Bayon.

—On me prie d'annoncer que la fête qui devait se donner à la Salle Grunewald, le 17 décembre, au profit des Orphelinats Ste-Marie et St-Vincent, sous le patronage d'un grand nombre de dames, est renvoyée au jeudi 29 décembre.

L. PLACIDE CANONGE.



LE GÉNÉRAL SAUSSIER.

La France est libre, à juste titre, de son armée, qui va grandissant tous les jours et qui, sous toute forme de gouvernement, sut toujours remplir son devoir admirablement, héroïquement. La se retrouvent invariablement le patriotisme ardent, pratique ; l'honneur, la générosité, le culte du drapeau, le respect de l'autorité, le courage poussé jusqu'aux dernières limites du sacrifice.

De cette armée le général Saussier est l'un des types les plus honorés, les plus purs, les plus désintéressés, les plus austères dans leur pureté.

Nous ignorons quelles sont ses idées sur l'échéance de cette revanche qui est l'objectif de tout son noble pays ; mais l'armée sait, à ne s'y point tromper, que quand l'heure solennelle, épouvantante, en sonnera, le général Saussier remplira habilement, chevaleresquement, son mandat.

Né à Troyes, département de l'Aube, le 16 janvier 1828, d'une famille honorable, le jeune Félix Gustave Saussier, qui séduisait la carrière militaire, entra brillamment à St Cyr et en sortit brillamment aussi, en 1854, avec le grade de lieutenant. Comme le général Boulanger, lui aussi fit vite chemin et cette rapidité d'avancement, il la dût à son seul mérite, à ses beaux états de service.

Dès 1855 il est capitaine ; major en 1863 ; lieutenant-colonel en 1867 ; colonel en 1869 ; général de brigade en 1871 ; général de division le 6 juillet 1878. En même temps que lui venaient ces promotions, il avançait du même pas dans l'Ordre de la Légion d'honneur, dont il est commandeur tout au moins.

Nous l'avons dit, la faveur ne fit point rien dans cet avancement ; il était légitimement donné à celui qui, dès le début, se signala comme un type de soldat et est resté tel. Il aspirait d'instinct à marcher avec ardeur sur la France, surtout quand il y avait danger à le suivre ; dès que la lutte armée éclatait il était toujours au premier rang de ceux qui réclamaient l'honneur de s'y mêler.

Ce fut ainsi qu'il fit les campagnes de Crimée, d'Italie, du Mexique, d'Afrique ; et dans chacune de celles-là on retrouve sans cesse ce nom à l'ordre du jour.

Lors de la reddition lamentable de Metz, où il commandait le 41ème infanterie, le patriotisme éclata chez lui dans toute son intensité, dans toute sa douleur.

Après avoir demandé la résistance, conte que conte, il protesta, avec quarante-deux de ses officiers, contre la capitulation. Et quand le sinistre fait s'accomplit, il prit tristement le chemin de l'Allemagne, dont il était prisonnier.

Néanmoins un emprisonnement ne pouvait être accepté froidement par un tempérament comme le sien ; il sentait que la patrie était circonvenue de périls ; il lui fallait tout tenter afin de pouvoir les partager, les vaincre ou y succomber. Son esprit était lassé dans trêve par cette idée de liberté et de lutte, et il sut si bien combiner son plan qu'il parvint à échapper aux geôliers prussiens. Redevenu libre, ce fut à l'armée de la Loire qu'il se rendit.

Puis, lorsque le destin eut prononcé son terrible arrêt ; quand la France, saignant de mille blessures et combattant encore, combattant toujours, dût céder à des forces écrasantes comme nombre, il ne porta plus douloureusement que lui le deuil de la patrie.

C'est en 1873 seulement que le général Saussier céda aux séductions de la politique. Elu Représentant de l'Assemblée Nationale, il prend place à droite, et se fait remarquer par ses vues, par sa parole [illegible]

[illegible] Ministère de la Guerre, [illegible] Louis le Grand.

Cet Amendement constitutionnel, adopté le 30 janvier 1875 à une seule voix de majorité, portait : " Le Président de la République est élu à la pluralité des suffrages par le Sénat et la Chambre des Députés réunis en Assemblée Nationale. Il est nommé pour 7 ans ; il est rééligible."

C'est de cet Amendement que son éminent auteur avait dit : Ma proposition ne proclame pas la République ; elle la fait.

Le général Saussier voit aussi l'ensemble des lois constitutionnelles et refuse la candidature au Sénat.

Maintenant gouverneur militaire de Paris, après avoir passé un jour au ministère de la guerre, et s'être aussitôt démis, parce qu'il sentait que ses idées sur la réorganisation militaire, n'étaient point celles de ses collègues, le général Saussier a donné dimanché nouveau gages de dévouement à la République.

Aujourd'hui, cependant, il est une des cibles sur lesquelles tire le parti intransigeant, qui s'oppose violemment à son tram ; trop de mollesse dans le chant et le jeu.

L'artiste arrivait malaisément aux extrêmités du grave et de l'aigu. Aussitôt prises, aussitôt lachées. Il s'est relevé quelque peu au trio. Il peut mieux.

M. Genin a bien dit la ballade du premier acte ; des intentions intelligentes aussi dans le duo du troisième, mais trop soulignées parfois.

L'air du 1er acte, les couplets du troisième, le trio du cinquième ont valu à Mlle de Renckly un chaud accueil du public. Dans son morceau d'entrée et dans ce trio elle a déployé chaleur et sentiment, traduits par des cordes ne manquant ni de charme, ni de sonorité dans le médium. Mais les notes aiglies qu'elle possède, ne lui sont pas encore revenues et cette lacune la fait encore cruellement dans les attaques de certaines notes extrêmes. Il est là un reste de faiblesse, qui la gêne et gêne aussi l'auditoire.

Le retour complet se fera sans nul doute et bientôt ; ce ne sera plaisir de la constater. Les cordes vocales se rétablissent malaisément dans toute leur force, alors qu'un répertoire des plus éprouvants s'impose sans trêve. Un peu de repos la rendrait à elle-même.

Mlle Hervey a chanté avec bien de la distinction l'air de *Grâce*. Du détail d'un bout à l'autre du morceau, qu'elle a remarquablement phrasé, dramatisé. Des larmes dans la voix. Cette fois encore il lui a fallu être chanteuse légère, chanteuse dramatique. Les bravos du public lui ont confirmé, avant ces lignes, sa réussite dans la double épreuve.

J'hésite toujours à entrer dans le menu d'une interprétation, à la suite d'une seule audition ; je n'ai donc donné ici que des impressions qui auraient pu se modifier à la représentation d'hier, dont je me suis forcément privé. Une troisième représentation fixera mieux mes idées sur les nouveaux interprètes de *Robert*.

Je serais oublieux si je ne notais point que Mlle Pastore a mis de l'action et de la grâce dans sa scène dansée et mimée d'Hélène, que poétise tant le chant du violoncelle. Mais comme cette scène-là est malencontreuse pour la plupart des ténors ! Les voluptueux enlacements de la jadis fille du ciel, aujourd'hui de l'enfer ! ont beau faire, le chanteur, tant décoloré, tant étouffant mal le feu, voudrait bien en finir de la minute de la cueillette du . . . rameau défendu. Il ne demande qu'à cueillir. Un danseur ferait bien mieux l'affaire. Mais le drame est là qui commande.

Aujourd'hui, en matinée, une reprise qui doit être bien sévère, ce me semble : *Les Mousquetaires au Couvent* ; le soir, *Guillaume Tell*. Si le public du dimanche n'est pas satisfait, il est, bien fort difficile à contenter.

—Mercredi prochain, Concert vocal et instrumental par le Cercle Gounod, dans les salons du docteur Henri Bayon.

—On me prie d'annoncer que la fête qui devait se donner à la Salle Grunewald, le 17 décembre, au profit des Orphelinats Ste-Marie et St-Vincent, sous le patronage d'un grand nombre de dames, est renvoyée au jeudi 29 décembre.

L. PLACIDE CANONGE.

THÉATRE ST-CHARLES—*Hold La the canny* est un drame de William Gillette, dont la popularité a été telle qu'il n'a pas fallu le représenter moins de 25 fois au Madison Square Theatre et au Star Théâtre de New York. L'ouvrage était, Gillette, monte supérieurement ; la presse entière a retenti de ce succès inépuisable.

Nous aurons, ce soir, la première représentation à la Nouvelle-Orléans, avec la troupe du Madison Square Theatre. Et l'on sait que la le personnel dramatique est toujours excellemment choisi.

Dimanche prochain : *Called Back* par la troupe Grismer.

GRAND OPERA HOUSE.—Une grande nouveauté, une grande troupe, un grand spectacle, voilà ce que le Grand Opera House offre, ce soir, au public. Il s'agit de *Clio*, pièce dont l'auteur bien connu est Bartley Campbell. Aucun ouvrage dramatique ne présente plus riche mise en scène ; aucune compagnie, *on the road*, comme on dit en anglais, n'est aussi nombreuse : 50 sujets.

Dénx belles artistes nouvelles dans l'œuvre, avec Mlle Rosina Astegiana comme première danseuse. Entre toutes les splendeurs de la mise en scène nous recommandons une Fête Vénitienne. La troupe et les décors sont ceux de Niblo's Garden, de New York, où *Clio* a eu 150 soirées consécutives.

Dimanche prochain : *The Gladiator*, avec M. Robert Downing.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Mme Thomas Barry, et M. Wm. Redmund commencent, ce soir, la seconde et dernière semaine de leur engagement. C'est par un pièce nouvelle qu'ils l'inaugurent (nouvelle sur la scène américaine) : *Hermione ou la Croix d'or.*

On annonce que, vendredi prochain, aura lieu, à la demande générale, une reprise de *Rose*. A cette occasion chaque dame recevra un très appréciable souvenir.

—Nous remercions M. Damas Gayant de l'envoi, très goûté, qu'il nous a fait hier. Comme nous ne sommes point égoïste et désirons fort que nos lecteurs connaissent les excellentes choses qui se font chez M. Damas Gayant, nous leur rappellerons que celui-ci tient sa Pâtisserie au coin des rues des Ursulines et Bourgogne, et que là on peut être gourmand à fort bon compte.

DIOR MUSEUM.—Nous appelons l'attention sur l'annonce de M. Robinson. En la lisant, on reconnaîtra qu'il déploie toujours force activité pour bien mériter et d'augmenter le patronage dont il a invariablement joui depuis qu'il a fondé son populaire établissement.

THE INCURABLE CURED !

DEPECHES TELEGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

TENTATIVE DE MEURTRE.

Trois coups de feu tirés sur M. Jules Ferry, dans les couloirs de la Chambre des Députés.

Paris, 10 décembre—Cette après-midi, trois coups de feu ont été tirés sur M. Jules Ferry, dans les couloirs de la Chambre des Députés. Une grande excitation règne ici, mais on n'a pas encore pu obtenir des détails sur l'affaire. On annonce, cependant, que M. Ferry est sérieusement blessé.

Paris, 10 déc., 3 P. M.—C'est un nommé Aubertin qui a fait feu sur l'ex-premier ministre.

Le nommé Aubertin, en arrivant dans la salle de la Chambre des Députés, demanda à voir MM. Ferry et Goblet. Celui-ci ne répondit point à la requête d'Aubertin, mais M. Ferry s'y rendit, et dès qu'il parut, l'assassin tira un revolver et fit feu trois fois sur lui.

On ajoute qu'une des balles a frappé M. Ferry à la poitrine. Cette blessure, cependant, ne paraît pas sérieuse, car le blessé a pu se rendre à l'hôpital appuyé sur des amis.

Interrogé à des questions de plusieurs de ses amis sur la gravité de ses blessures, il a répondu : "Ce n'est rien."

Aubertin a été arrêté.

Paris, 10 déc.—1 p. m.—On sait maintenant que les blessures de M. Ferry sont légères : que les balles n'ont fait qu'effleurer la peau, après avoir traversé ses vêtements.

Ceux qui se trouvaient sur les lieux, ont essayé de lynchier Aubertin, c'est même a grand peine qu'on est parvenu à les empêcher de mettre à exécution leur projet.

Paris, 10 déc.—Aubertin, l'assaillant de M. Ferry, est natif de Rombach, dans la Moselle. Quand il a fait l'attaque sur M. Ferry, il était accompagné d'un complice qui devait tirer sur M. Goblet, mais qui a failli, en donnant pour raison que son revolver était tombé à terre.

Lorsque la police a fouillé M. Aubertin, on a trouvé sur lui un document qui indique que lui et ses complices avaient tiré sur le sort pour décider qui commettrait le crime.

A la suite de cet attentat à la vie de M. Ferry, il y a eu plusieurs querelles très vives dans le couloir de la Chambre des Députés entre des modérés et des radicaux.

M. Rouvier s'est joint à la discussion, accusant les radicaux de pousser les individus à des actes de violence.

Plusieurs rixes ont eu lieu et l'on pense qu'elles entraîneront a des duels.

Le Président Carnot reçoit des félicitations du corps diplomatique.

Paris, 10 décembre.—Le Président Carnot a reçu aujourd'hui les félicitations du corps diplomatique. En répons à l'allocution qui lui a été adressée, il a dit : Je sais la large part que le corps diplomatique a prise dans le maintien des bonnes relations entre la France et les autres puissances et je suis heureux de pouvoir exprimer à ses membres toute ma reconnaissance.

M. Wilson.

Paris, 10 déc—M. Wilson a été examiné aujourd'hui par la commission nommée pour examiner des accusations portées contre lui.

M. Wilson demande avec instance que la Commission rende une décision prompte dans l'espoir, afin que les attaques violentes et non méritées dont journaux contre lui puissent cesser.

Mme Patti.

Paris, 10 déc—Mme Patti a paru en public hier soir, pour la première fois à Paris, depuis la guerre franco-prussienne. (Erreur.—Note du traducteur.) Le célèbre ténor a changé un cette occasion à ses autres nommé pour venir en aide à l'hôpital français de Londres.

Mme Adam—Le journal la République Française.

Paris 10 déc.—Mme Adam a adressé à la presse française une lettre dans laquelle elle suggère que les "phrynés actuellement aux Tuileries soient rendus au Club de la marine de Sébastopol, et que la croix et le clocher soient renvoyés à la vieille église de St. Vladimir.

Les journaux la *République française* et le *Gaulois* applaudissent à cette proposition. Cette dernière feuille écrit : "Chaque témoignage de sympathie et d'estime pour la Russie doit obtenir notre appui."

Rente française.

Paris, 10 décembre—Le trois pour cent est coté à 82 francs 67 1/2 centimes.

Le steamer la Gascogne.

Havre, 10 déc—Le steamer "la Gascogne" est arrivé de New York.

Le correspondant du journal Daily News.

Londres, 10 décembre—Le correspondant du journal *Daily News* à St-Pétersbourg affirme que la Russie ne peut ne pas passer d'un emprunt, et sera obligée d'accepter les conditions rigoureuses des banquiers français ; conditions qui sont tellement fortes que la Russie jusqu'ici n'avait pas voulu contracter avec eux.

Le marché de Berlin, ajoute le correspondant, est fermé à la Russie.

Une Ligue Home Rule.

Londres, 10 déc—A une assemblée qui a eu lieu hier à l'Université Oxford, la proposition du professeur Freeman de former une Ligue Home Rule a été adoptée.

Mort du Dr Von Langer.

Vienne, 10 déc—Le Dr Von Langer, l'éminent savant, vient de mourir.

Mort de violoniste Miska Hauser.

Vienne, 10 déc.—On annonce la mort du violoniste Miska Hanser, bien connu en Amérique.

M. Vanderbilt.

Constantinople, 10 décembre — M. Vanderbilt, avec sa suite et d'autres touristes américains, ont assisté à la cérémonie Islamique.

Le Sultan a fait savoir au ministre des Etats-Unis Strauss, qui était présent aussi, qu'il recevrait les visiteurs.

Démonstration séditieuse.

Moscou 10 décembre—Une foule considérable d'étudiants de l'Université ont fait une attaque aujourd'hui sur la personne de M. Brigaloff, l'inspecteur du gouvernement.

Les étudiants ont aussi sifflé le comte Kapinst, recteur de l'Université, et se sont livrés à d'autres démonstrations séditieuses.

Finalement une force de cosaques a dû appelée pour réprimer les désordres. Ceux-ci ont chargé les étudiants, appliquant vigoureusement le knout ; la foule a été alors vivement dispersée.

Plusieurs centaines d'étudiants ont été arrêtés. Les perturbateurs seront probablement expulsés de l'Université.

Le commandant italien à Massouah.

Rome, 10 déc.